

Si se laver les pieds les uns les autres constitue le geste fondateur du diaconat, alors accueillir les pèlerins cheminant vers tous les sanctuaires du monde et soigner leurs ampoules, physiques ou morales, mériterait bien de devenir une mission diaconale ordinaire. Sur ces chemins et dans ces sanctuaires, on rencontre le peuple des enfants de Dieu, croyants ou « mal croyants », chercheurs de Dieu ou avides de donner un sens à leur vie. Le pèlerinage constitue une pratique pastorale diversifiée et toujours plus actuelle. Elle prend des formes nouvelles, à la recherche de grands rassemblements ou de solitude, de piété populaire ou de réflexion approfondie. On se sent libre, sur les chemins de Compostelle ou devant la grotte de Lourdes et on y rencontre la fraternité. C'est une vraie quête de celui qui cherche tant à nous rencontrer.

« Faire un pèlerinage signifie sortir de soi-même pour aller à la rencontre de Dieu là où il s'est manifesté, là où la grâce divine s'est montrée avec une splendeur particulière et a produit d'abondants fruits de conversion et de sainteté chez les croyants », disait le pape Benoît XVI à Compostelle en novembre dernier. De splendeur et de pauvreté, de foi et d'interrogation, les chemins et les sanctuaires de pèlerinage sont des lieux d'évangélisation où les diacres sont attendus. ▀

Michel Portais

Diacre du diocèse de Tours

Les pèlerinages, lieux de diaconie



« Le pèlerin est poreux à

Seul ou en groupe, le pèlerin se laisse façonner par sa destination, une véritable mémoire de la foi.

Entretien avec Jacques Nieuviarts, directeur du Pèlerinage national.

Un pèlerinage, aimez-vous dire, c'est la foi par les pieds!

Oui, un pèlerinage est un credo par les pieds, par les yeux, par le cœur. La foi n'est pas ce que l'on sait, mais ce que l'on met en œuvre et en actes, et le pèlerinage est un des lieux et des moments où on lui offre un espace pour se déployer en nous. Bien sûr, je n'exclus pas ce dialogue essentiel entre la foi et la raison, *Fides et ratio*, essentiel et inscrit de façon forte dans la grande tradition de l'Église. Déjà l'apôtre Pierre invitait les chrétiens à « être toujours prêts à rendre compte de l'espérance qui est en eux, mais, ajoutait-il, avec douceur et respect » (1 P 3,15). Le pèlerinage et la marche en appellent au corps, dans lequel sont appelés à s'inscrire la foi et l'acte de foi. La marche expose au vent, à la fatigue, au silence, à la pensée très libre aussi, qui se déploie en chacun, permet de relire sa vie, permet aussi l'accueil de l'autre et de Dieu.

« Le pèlerin est nécessairement un pauvre. Il apprend à vivre du "pain de ce jour". »

Y a-t-il des lieux plus favorables que d'autres à cette démarche?

Tous les lieux sont porteurs, car l'essentiel est d'abord dans le cœur de celui qui devient pèlerin. Mais ensuite, c'est vrai, le lieu vers lequel on se met en marche est important. La marche, en effet, inscrit dans le cœur du pèlerin ce que porte le lieu vers lequel il marche. Les lieux portent la mémoire de la foi : l'acte de foi vécu un jour et qui les fit devenir lieux de pèlerinage, et l'acte de foi renouvelé dans l'histoire, de croyants et de chercheurs de Dieu qui sont venus en ces lieux au fil des générations. Un lieu de pèlerinage porte discrètement cette mémoire, ces stries du pas-

sage et de la foi de tant d'hommes et de femmes, et qui portent la foi de ceux qui viennent.

Mais, ensuite, il est différent de marcher vers la Terre sainte, vers Rome, Lourdes ou Sainte-Anne d'Auray, ou vers Compostelle, sur le Chemin (*el Camino*). Car selon les lieux, on marche seul ou en groupe, et cela est très différent.

Le marcheur seul laisse se faire en lui un travail intérieur, dans le façonnement du chemin. Mais lorsque l'on part pour la Terre sainte ou vers Lourdes, c'est souvent ensemble, et cela façonne l'acte de foi, dont le groupe est le creuset, autant que ou avec les lieux. Et les lieux façonnent aussi le pèlerinage. À Lourdes, on va boire à la source et contempler ou toucher le rocher, on goûte à la lumière. À Rocamadour, on va au pied de la Vierge noire. Le pèlerin pose des gestes qui sont comme le chemin de la foi, ils en sont des métaphores importantes et qui guident le pèlerin plus loin encore, vers Dieu.

Et la place des pauvres?

Le pèlerin est un pauvre. Que sa marche soit longue ou brève – puisqu'il est des lieux que l'on rejoint en train ou en avion, avant de marcher différemment, une fois sur le lieu –, il marche à ciel ouvert, en consentant à être tout lui-même, en vérité. Le pèlerin accepte aussi de perdre ses repères, il apprend à vivre du « pain de ce jour ». Le pèlerin est nécessairement un pauvre. Et cela justement le rend poreux à la présence des autres, et, à travers eux, de Dieu. Attentif aussi aux blessures et merveilles que portent les autres.

Il est des lieux où la pauvreté est plus sensible, plus visible ou plus visiblement accueillie. Je pense bien sûr à Lourdes, qui, dès le début, fut un lieu et un espace de la foi, ouvert aux petits et aux pauvres, comme le fut Bernadette Soubirous. Dès le début les personnes malades y ont eu leur place, et cette fragilité plus visible permet à

la présence des autres »

chacun de vivre ses propres pauvretés, sa propre fragilité. Et cela constitue des frères, sans fard, se reconnaissant accueillis, au plus profond, par Dieu. C'est l'une des raisons pour lesquelles le service – c'est-à-dire au plus profond l'accueil mutuel, car toute hospitalité donnée ou reçue est celle reçue de Dieu – joue un rôle important, et prépare magnifiquement à l'accueil de la miséricorde de Dieu et de son pardon, sacrement essentiel en ce lieu, où de nombreuses personnes renaissent et trouvent une guérison intérieure qui est pour chacun de l'ordre du miracle qui le touche. En Terre sainte, le pèlerinage est spontanément façonné par cette terre pleine de conflits, aujourd'hui comme hier, terre d'incarnation. C'est le mystère de l'incarnation que chacun accueille et médite à son rythme, au fil des paysages et des lieux qui le marquent. Et l'on marche ainsi, bible en main... et au cœur. Et cette expérience est fondatrice. On écoute et reçoit ensuite très différemment la Parole, car elle nous a marqués et touchés dans ces paysages autant de verdure que de sable et de rocaille.

Vous aimez dire que l'on peut être pèlerins même sans bouger ?

Le pèlerinage, c'est la foi par les pieds, mais aussi par l'écoute et la rencontre. Mais tout pèlerinage commence dès l'instant où le cœur est touché, par une invitation, une rencontre, qui constituent pèlerin. L'instant où s'éveille le désir d'être pèlerin est aussi l'instant où on le devient. Et il est de



Le groupe façonne l'acte de foi.

nombreuses personnes qui ne peuvent bouger, pour des raisons matérielles, ou de santé, ou en raison de l'âge. C'est le cas aussi des religieuses et religieux cloîtrés, comme ceux qui le sont autrement aussi, en hôpital ou en prison. Quand le cœur s'est éveillé au pèlerinage, celui-ci est commencé. Et il peut être voyage intérieur qui donne des solidarités nouvelles, une attention nouvelle à soi-même, aux autres, au monde, et à cette Parole qui vient de Dieu et qui est, au plus profond, germe de résurrection. Sur ce chemin, le pèlerin découvre des frères. Ainsi aussi naît l'Église. ▀

Propos recueillis par Michel Portais

« Sortir de soi pour aller à la rencontre de Dieu

Faire un pèlerinage ne veut pas dire simplement visiter un lieu quelconque pour admirer ses trésors naturels, artistiques ou historiques. Faire un pèlerinage signifie plutôt sortir de soi-même pour aller à la rencontre de Dieu là où Il s'est manifesté, là où la grâce divine s'est montrée avec une splendeur particulière et a produit d'abondants fruits de conversion et de sainteté chez les croyants. Les chrétiens se rendirent en pèlerinage, surtout, sur les lieux liés à la passion, à la mort et à la résurrection du Seigneur, en Terre sainte. Puis à Rome, ville où Pierre et Paul ont été martyrisés, et à Compostelle qui est liée à la mémoire de saint Jacques et qui a accueilli des pèlerins du monde entier, désireux de fortifier leur âme à travers le témoignage de foi et d'amour de l'Apôtre.

Extrait de l'homélie de Benoît XVI, 6 novembre 2010, Saint-Jacques-de-Compostelle

Un peuple de pèlerins

Le pèlerinage, une diaconie de l'Église pour un peuple ? Éléments de réponse avec le père Patrick Gandoulas.

« Jusqu'à l'heure où seront réalisés les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, l'Église en pèlerinage porte dans ses sacrements et ses institutions, qui relèvent de ce temps, la figure du siècle qui passe; elle vit elle-même parmi les créatures qui gémissent présentement encore dans les douleurs de l'enfantement et attendent la manifestation du Fils de Dieu » (*Lumen Gentium*, 48). Cette réflexion des pères conciliaires nous aide à entrevoir la grandeur, la profondeur d'une démarche de pèlerinage. Ainsi le pèlerin qui décide de se mettre en route rejoint-il, de près comme de loin, la foule immense des croyants qui aspire à voir la révélation du Fils de Dieu. En ce temps de Pâques, comment ne pas affirmer qu'il rejoint alors les deux premiers pèlerins du temps de l'Église: les pèlerins d'Emmaüs.

Un projet pastoral diocésain

Les pèlerinages ont été soupçonnés, dans les années qui suivirent le second concile du Vatican de favoriser la religion populaire au détriment d'une foi engagée, active, éclairée. Aujourd'hui ils retrouvent, et à juste titre, place dans le projet pastoral des diocèses de France, comme au sein des paroisses, ainsi qu'après des jeunes. Les pèlerinages sont un véritable « espace » d'accueil et d'accompagnement. Ainsi, dans un pèlerinage, chacun peut trouver sa place, dans une marche commune comme dans une recherche plus personnelle de sens, une place qui conduit, inévitablement à repartir, différent, habillé de la lumière du Ressuscité, et, ainsi, comprendre l'invitation du Seigneur à habiter la Galilée des nations pour y prolonger l'œuvre d'amour du Père.

C'est une conviction. Un groupe de pèlerins est bien souvent la photographie de notre société. Certes, pour chacun, les motivations sont différentes et en même temps uniques. Recherche de sens, vœux d'action de grâce ou de demande,

recherche personnelle d'approfondissement de la foi, demande de guérison.

« L'avenir religieux »

Dans un pèlerinage, se retrouvent les profils de celles et ceux qui rejoignent nos paroisses: pratiquants du dimanche ou occasionnels, baptisés en demande de sacrement – sans pouvoir expliciter la demande – chercheurs de sens, recommençants... Et, au-delà, l'incroyant ou le mal croyant, conjoint ou accompagnant d'un pèlerin. Des hommes, des femmes, jeunes et moins jeunes, en activité ou retraités... Bien portants ou malades, pauvres ou riches. À chaque pèlerinage, c'est le peuple de Dieu qui se met en route: « À vrai dire, Dieu ne fait pas de différence entre les hommes » (Rom 2,11). Voilà pourquoi pour un pèlerinage il n'est jamais demandé de pièce d'identité de bon catholique! Le pèlerinage est un espace ouvert qui vise la rencontre de celui qui est « le chemin, la vérité, la vie » (Jn 14,8).

Nous avons là tous les ingrédients d'une participation active à une nouvelle évangélisation. Le bienheureux Jean-Paul II l'entrevoyait lorsqu'il affirmait dans son discours aux directeurs de pèlerinages en 1980. « Chers amis, vous avez en main une clé de l'avenir religieux de notre temps: les pèlerinages chrétiens, redécouverts et vécus dans toutes leurs dimensions et exigences, et qui peuvent correspondre à une attente plus ou moins consciente d'hommes et de croyants insatisfaits de l'ambiance matérialiste actuelle. »

L'essentiel est dit: c'est « tout l'homme qui est concerné » lorsqu'on se fait pèlerin et le Seigneur se fait serviteur de cette humanité par les médiations humaines qui croisent la route des pèlerins. Le pèlerinage symbolise l'espérance de l'homme qui s'avance sur le chemin du temps et de l'espace et qui se laisse rejoindre par le Dieu de la vie et des bénédictions. ■

La Bible, une invitation permanente au pèlerinage

Le pèlerinage est une démarche tout à fait biblique. La Bible est, en fait, une invitation permanente à entreprendre un pèlerinage.

Abraham répond à l'appel de Dieu : « *Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père vers le pays que je te ferai voir* » (Gn 12,1). Il devient alors le père des croyants et, tout autant, le père des pèlerins. Le peuple hébreu, quittant la servitude en Égypte, se met en route vers la Terre promise par Dieu. Sa longue marche dans le désert est l'Exode, littéralement un « chemin de sortie » (*ex-odos*), sortie d'Égypte, de la situation de servitude vers le lieu de la promesse. Le peuple aura marché pendant quarante ans, le chiffre du renouvellement des générations, comme pour signifier que le pèlerinage l'aura totalement renouvelé et transformé. La vie entière est vue comme une marche, un pèlerinage. Les prophètes le confirment : la vie consiste à « *respecter le droit, aimer la fidélité et s'appliquer à marcher avec son Dieu* » (cf. Mi 6,8).

Jésus, pèlerin sur la route des hommes

Le peuple errant fera mémoire de cette libération et de ce terme promis, à l'occasion des trois grandes fêtes de pèlerinage vers le Temple (Ex 23,13-19) : la fête des pains sans levain (Pessah), la fête des moissons (Shavouot) et la fête des Tentés (Soukkot). Jésus ne manquera pas de les pratiquer. Comme ses frères hébreux, il donne sens au pèlerinage : c'est le lieu où l'on fait mémoire de la présence et de l'action de Dieu dans sa vie. Mais il veut aussi montrer à ses disciples que le point d'arrivée promis n'est plus le Temple de Jérusalem, mais lui-même, désormais, vrai homme et vrai Dieu.

Jésus a commencé sa vie terrestre en accomplissant le même chemin d'Exode que le peuple hébreu, en montant d'Égypte vers la Terre pro-

mise (Mt 2,13-23). Il la terminera en vivant sa montée à Jérusalem. L'épisode de la Transfiguration nous présente cette montée comme un nouvel Exode (Lc 9,31). À travers la Galilée, la Samarie, la Décapole, sur le chemin de Jérusalem, Jésus vit sa vie terrestre comme un pèlerinage. Il se fait pèlerin sur la route des hommes pour venir à leur rencontre. Comme le « bon » Samaritain, il les rejoint pour prendre soin d'eux. Comme pour les pèlerins d'Emmaüs, le Ressuscité rejoint les hommes pour accueillir leurs questions et leurs souffrances et les emplit de sa présence, de son amour et de son espérance.

La vie est un chemin de conversion

L'homme est alors réorienté dans sa marche. Le point d'arrivée ? Il est à la fois un nouveau



▲ Lors du pèlerinage en Terre sainte, la baignade dans le lac de Tibériade constitue un temps fort.

départ: c'est Jérusalem, où le Christ révèle à l'homme que la vie est plus forte que la mort. Alors, fort de cette révélation, l'homme découvre que sa vie est un pèlerinage vers le royaume, la nouvelle « Terre promise ». Il est invité à se mettre en route à la suite du Christ, à passer sur l'autre rive de sa propre vie, à quitter le vieil homme qui sommeille en lui, à se laisser transfigurer et conformer au Christ, l'homme nouveau. Il peut alors se rendre au rendez-vous de la Galilée, le carrefour des Nations d'où le Ressuscité envoie en mission, et témoigner à son tour « jusqu'aux extrémités de la terre » (cf. Ac 1,8). Chacune des routes humaines devient alors, comme pour Paul, un chemin de Damas, chemin de conversion et de vocation à la fois. Le pèlerinage n'est pas seulement un temps réservé à la recherche de Dieu, mais il est la condition même de l'homme en route vers le Royaume.

S'il s'agit d'un chemin personnel, il n'est pas solitaire pour autant. C'est toute l'Église qui se reconnaît en « pèlerinage vers l'éternelle béatitude » (*Lumen Gentium*, § 21) et qui prie « au long de son chemin sur la terre » (*Prière eucharistique*, n° 3). Le pèlerinage, tel que la Bible nous l'enseigne, est donc une invitation à quitter son lieu et se laisser réorienter, à se dépouiller de soi-même et se retrouver soi-même, à faire mémoire et se fier à une promesse, se laisser façonner à l'image du Christ, et goûter, déjà, les prémices du royaume. ▀

Diacre au service de

C'est en 1998 que Jean Grave, diacre, se voit confier par Mgr Defois la direction des pèlerinages. Et ce, bien qu'il n'ait, de sa vie, jamais participé à un pèlerinage diocésain!

Pourquoi choisir un diacre pour assurer le fonctionnement d'une activité, certes importante puisque près de 6 000 pèlerins s'y inscrivaient chaque année? Fallait-il que ce rôle assuré jusque-là par un prêtre soit désormais exercé par un diacre? Certains collègues ont vu là un détournement de la mission diaconale, puisque le diacre devait plutôt se situer aux frontières de l'Église...

J'ai accepté de servir de cette façon-là, non pas par simple obéissance, mais parce que j'ai pensé que, là aussi, le ministère diaconal pouvait être signifiant. Sept années à la direction des pèlerinages, prolongées de trois ans d'animation, m'ont fait découvrir ensuite combien le ministère de la charité était important dans ce « service ».

Une mission de proximité

Dans un premier temps, m'était confiée la partie administrative du service des pèlerinages. Il ne m'est jamais apparu que cela n'était qu'administratif. Le travail avec deux salariés à temps plein, avec les sept directions des trains de l'hospitalité, le Secours catholique, Magdala, la communauté d'accueil des SDF, les jeunes, avec les directeurs d'autres pèlerinages, ne pouvait se faire qu'en nous mettant tous dans cet esprit de service. Il ne suffit pas de s'appeler « service », encore faut-il que cela s'inscrive dans une manière d'être et de faire.

Puis, après la défaillance du prêtre responsable pastoral, j'ai assuré cette

mission exaltante auprès des pèlerins. Les pèlerinages sont très différents selon les destinations: Lourdes avec 3 900 personnes n'est pas la même chose que la Terre sainte avec quarante. Mais quelle que soit la destination, ce que j'ai toujours essayé de vivre avec les pèlerins, c'était, d'une part, me mettre à leur écoute et, d'autre part, compte tenu de leur situation, faire découvrir à partir du thème du pèlerinage une parole de Dieu qui puisse les rejoindre. C'est ainsi qu'à Lourdes, les pèlerinages commençaient par une première rencontre sur le thème du pèlé, avec des témoignages préparés par des pèlerins eux-mêmes que je contactais avant le départ.

Trouver les bons mots

De même pour la dernière célébration, trois pèlerins pris au hasard étaient invités à témoigner de ce qu'ils avaient vécu. En voici un exemple: « *Merci, Seigneur pour ce pèlerinage. Après la disparition brutale de l'être cher de ma vie, je suis restée choquée, blessée, révoltée culpabilisée, le cœur brisé. J'en voulais à tous et à Dieu en particulier. Ici, à Lourdes, j'ai vécu des moments très forts, j'ai retrouvé une certaine paix, un nouvel espoir, ma peine s'est apaisée. J'ai retrouvé confiance en Dieu. La vie a un sens, peu importe qu'elle soit longue ou courte, elle continue...* » Cette dame s'est engagée comme brancardière et aujourd'hui a pris la responsabilité d'un train de malades comme directrice adjointe.

s pèlerinages



© Vincent/Sanctuaire Lourdes/Ortic

▲ Au service des pèlerinages se vit une mission de proximité avec des gens qui n'attendent que d'être remis debout.

Diacre au service des pèlerinages, j'ai vécu cette mission de proximité avec une foule de gens qui, quelquefois, portaient en eux des choses très lourdes ou qui étaient en attente d'une parole qui les remette debout. Voici encore quelques lignes d'une femme qui était allée en Terre sainte: « Comme vous le savez, j'ai rejeté Dieu et Jésus depuis ma plus tendre enfance. Il devait être méchant puisqu'il avait permis que ma petite sœur meure ! J'ai dépassé ce stade de « méchant » et j'ai

vécu mon enfance, mon adolescence et ma vie de femme sans les nier mais en les ignorant.

Pour moi, ce voyage a été une grande joie. Je suis heureuse d'avoir rencontré tous ces pèlerins, je suis heureuse d'avoir pu partager mes souffrances avec quelques-uns, ils m'ont aidée à porter mon fardeau et m'en ont libérée. Vous êtes de ceux-là, Jean, et je vous en remercie du fond du cœur. » ▲

« Servir, c'est aimer »

Patrick Proriol, diacre permanent du diocèse d'Evry, revient sur sa mission à l'hospitalité diocésaine.

En octobre 1994, alors que j'étais en préparation du diaconat, mon épouse, Aleth, reçoit un coup de téléphone me demandant de devenir le responsable de l'hospitalité diocésaine d'Evry-Corbeil-Essonnes. Or, j'avais dû renoncer à certains engagements afin de me consacrer à la formation diaconale. Le délégué diocésain à la pastorale des pèlerinages, tout comme son aumônier, avait la charge de constituer une équipe afin de créer une hospitalité diocésaine qui se mettrait au service des pèlerins âgés, malades ou handicapés de l'Essonne. Mgr Herbulot souhaitait créer sa propre hospitalité.

J'ai rencontré notre évêque le 10 janvier 1995 dans son bureau. Durant le premier quart d'heure, nous nous sommes présentés, moment si convivial, nous avons parlé des Ardennes et de Saint-Étienne, de nos vies... Quinze minutes plus tard, il me dit: « Alors tu veux bien accepter la présidence de notre hospitalité ? » Je lui ai dit « oui » en tant qu'hospitalier de Lourdes, mais aussi « oui » en tant que chrétien du diocèse d'Evry-Corbeil-Essonnes; « mais avec vous ».

Sa présence et l'attention particulière qu'il nous a portée furent sans faille. C'est ainsi que nous avons accueilli les femmes et les hommes qui se sont rendus disponibles pour ce service, avec une quarantaine de personnes qui avaient déjà cheminé avec Versailles. Et de mois en mois, d'années en années, les personnes malades, âgées ou handicapées se sont présentées à nous. Lorsque j'ai été ordonné diacre, il m'a missionné dans ce service, en mettant « le compteur à zéro ». Je suis donc reparti pour trois ans renouvelables. Mgr Michel Dubost m'a conservé dans cette mission jusqu'en septembre 2006.

Pèlerinage des malades : l'humilité dans

Au-delà de l'aventure physique, le pèlerinage constitue un périple spirituel, notamment au contact des malades.

Partir en pèlerinage est toujours une manière de répondre à un appel. Même si celui-ci n'est pas clair et demeure en creux dans le cœur. Certains pèlerins répondent à l'appel de la Vierge, d'autres se sentent intérieurement mus par une question, un manque, une insatisfaction... L'essentiel est d'accepter de se mettre en route. Accepter de se dérouter ou d'être dérouté. Interrompre le cours de ses activités. Un pèlerinage est toujours un changement de rythme, une ouverture sur autre chose – inconnue au départ ! Les vrais pèlerins marchent sur les chemins, ils laissent le silence habiter leur cœur, un silence qui favorise le dépouillement et permet de retrouver une unité intérieure. Le silence nous élague et nous fait quitter le superficiel, l'urgence apparente et le désir de tout maîtriser...

Faire de la place en soi pour l'autre

Souvent nos pèlerinages ne sont pas des marches physiques, surtout si nous accompagnons des malades. Mais ils demeurent toujours une aventure spirituelle. Dans l'Évangile, le récit des pèlerins d'Emmaüs (Lc 24) nous rappelle que tout chemin peut devenir une expérience spirituelle à condition d'être attentif à l'autre. Être attentif et donc l'accueillir et faire de la rencontre un moment privilégié pour se présenter réciproquement, et entrer en relation. Se rendre présent l'un à l'autre, aventure à laquelle nous sommes peu préparés, surtout lorsque l'autre est malade ou handicapé. Nous voulons, parfois, tellement nous rendre « utiles » que nous imaginons les désirs de l'autre en risquant d'en faire « l'objet » de notre compassion. Il n'est pas évident de se faire le serviteur de l'autre à l'image du Christ

qui ne cesse de demander : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Il n'est pas évident d'être plus à l'école de Marie que de sa sœur Marthe, qui veut tellement bien faire. Bernadette disait de la Dame qu'elle la regardait « *comme une personne regarde une autre personne* ». Il est essentiel de savoir écouter l'autre et donc de savoir se taire un peu pour faire de la place dans son cœur à la vie de l'autre. Dans cet échange, l'Esprit nous conduit bien plus loin que nous le pensions. Permettre aussi à l'autre d'exprimer ce qu'il porte comme souffrance, non pas pour que je colmate la « brèche » par mes pieuses paroles, mais pour être écouté... enfin par quelqu'un.

La personne malade est d'abord une personne avec ses richesses et ses pauvretés. Comme elle, l'accompagnateur se découvre fragile et a des choses à partager. Tous ces échanges peuvent nourrir sa prière personnelle. Il y a des paroles qu'il n'oubliera pas. Le silence est plein de sens et il aide à respecter l'autre, en particulier lorsque le silence est accompagné d'un merveilleux sourire... Notre foi nous dit que c'est le Christ que nous rencontrons dans les malades (Mt 25, 36). C'est aussi le Christ que les malades rencontrent dans le regard de l'accompagnateur, dans sa main tendue, dans son respect, dans son désir de faire route ensemble.

Se décentrer de soi-même

Un pèlerinage, c'est un moment fort d'une vie en Église... On ne vient pas seul en pèlerinage et il est essentiel de créer des liens avec ceux qui nous accompagnent. Le pèlerin se met en route pour porter dans sa prière toutes les intentions qui lui sont confiées. Ce moment fort de vie en Église nous invite à redécouvrir la vérité d'une Église

le service

servante et pauvre dont le diaconat se veut un signe sacramental.

Je dis souvent que sur les bords du gave à Lourdes, il faut se souvenir de la vérité de la parole de Bernadette: « *Si la Sainte Vierge en avait trouvé une plus ignorante que moi, c'est elle qu'elle aurait choisie...* » Cette vie en Église nous provoque à l'écoute de la Parole de Dieu; car tout pèlerinage nous fait disciples du Christ et met en œuvre sa parole « *Viens et suis-moi!* »

Le pèlerinage nous fait entrer dans une démarche d'humilité, car il nous décentre de nous-mêmes. Les lentes processions sont toujours comme des « pardons » et ensemble avec l'aide de Marie nous nous reconnaissons « pauvres pécheurs ». Tout pèlerinage fait vibrer en nous les fondamentaux de la foi. Des lieux, des signes acquièrent un sens symbolique fort en sollicitant notre confiance. Ainsi, l'eau devient l'image de l'« eau vive » promise par le Christ, c'est-à-dire l'Esprit saint qui nous abreuve de la vraie vie. Cette eau est le rappel de notre baptême; nous pouvons la boire, à Lourdes, nous pouvons aller aux piscines et grâce au « chemin de l'eau », nous pouvons nous inscrire dans l'histoire biblique... La lumière des cierges est également un signe pour tout pèlerin, elle brille comme un matin de Pâques dans une vie souvent meurtrie. Je l'ai redécouvert un soir dans le regard d'un malade qui comptait sur ma main pour tenir le cierge allumé exprimant son espérance... Avec des personnes malades, handicapées ou vieillissantes, un pèlerinage nous dit une Église souffrante qui, à petits pas, marche à la suite du Seigneur. Dans un monde d'efficacité et de compétition, tout pèlerinage nous rappelle que « *ce qui est faible dans*



© Vincent/Sanctuaire Lourdes/Chic

► **La personne malade est d'abord une personne avec ses richesses et ses pauvretés. Comme elle, l'accompagnateur se découvre fragile.**

le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort, ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu » (1 Co 1, 27-28). ►

Le sanctuaire, un carrefour

Avant, pendant comme après, le pèlerinage vers un sanctuaire est ponctué d'étapes de cheminement.

Le sanctuaire d'Issoudun, dédié à Notre-Dame du Sacré-Cœur, situé au cœur de la France, dans le diocèse de Bourges, est à un carrefour géographique. J'aime à dire que les sanctuaires de France sont des « *carrefours d'Église* ». Ceux qui les fréquentent ou les visitent découvrent les composantes d'une Église vivante. Dans ces hauts lieux spirituels, la foi s'exprime de manière simple, avec profondeur. Il nous faut savoir regarder au-delà de la piété populaire. S'arrêter sur les expressions extérieures serait ne pas comprendre le sens profond de la démarche de pèlerinage : avant, pendant et après.

Avant: le questionnement

Le projet même de l'accompagnateur indique déjà le sens du pèlerinage qui s'inscrit dans une démarche humaine, spirituelle et ecclésiale. L'inscription des pèlerins requiert, en amont, une décision qui, par les temps qui courent, suppose d'avoir fait quelques économies afin de réaliser le pèlerinage projeté. La décision de partir s'ancre alors dans ma réalité, dans mon quotidien. Je vais envisager le départ de mon lieu de vie habituel. Cela va entraîner des modifications dans les relations avec mon voisinage immédiat. Ces préparatifs, ce questionnement font

partie intégrante de la démarche. « *Quand on a décidé de partir à la recherche de Dieu, il faut sceller son âne et partir* » (Y. Raguin, *Les chemins de la contemplation*, collection Christus.). Je vais me mettre en route vers un lieu saint ou plusieurs. Le fait d'y aller en groupe montre déjà la dimension communautaire qui, dans un monde individualiste et du chacun pour soi, devient un trésor. Le temps du voyage nous apprend à fraterniser, à faire communauté.

Pendant: le mystère chrétien

Nous sommes arrivés avec nos bagages à ce lieu, connu ou inconnu. Nous étions attendus. À Issoudun, j'aime dire – puisque c'est la réalité – que l'accueil spirituel a largement précédé la venue effective des pèlerins. Cette attitude fondamentale pour l'équipe de notre sanctuaire permet d'avoir la disposition du cœur pour que l'autre, l'hôte, qui vient nous rendre visite, se sente chez lui chez nous. Ici, c'est Notre-Dame qui nous accueille pour nous conduire au cœur du Christ. Dans la basilique, elle se présente debout au pied de la croix et elle désigne le cœur ouvert sur le calvaire : telle une porte ouverte sur l'amour de Dieu, à nous dévoiler, dans le cœur du Christ. Chaque sanctuaire a sa manière propre, son message à délivrer pour nous aider à envisager un aspect du mystère chrétien. Les sanctuaires mariaux nous rappellent que Notre-Dame est celle qui nous fait « *entrer dans le mystère du Christ et de l'Église* » (*Lumen Gentium VIII*).

Après: le témoignage

Les cœurs transformés peuvent revenir au point de départ car l'extraordinaire vient illuminer l'ordinaire des jours. On ne peut pas toujours vivre sur la montagne de la Transfiguration ! Quelque chose s'est passé en moi. Ma manière de voir l'Église, la mission de celle-ci, ma propre place au sein de la communauté a été renouvelée, même si je n'en ai pas totalement conscience. « *Lieu source* », le sanctuaire demeure présent à l'esprit. Quelque chose s'est inscrit dans la « *mémoire vive* » de mon cœur. J'ai à témoigner de ce vécu et à y donner corps par un engagement renouvelé au service de ma paroisse, de mon lieu de vie... ▀



▀ Avant comme pendant, il y a tant d'obstacles à enjamber.